
BOOK REVIEWS

Cioran au centenaire

APRÈS LA mort d'un auteur, son nom entre le plus souvent, et assez vite, dans un cône d'ombre, alors que les mécanismes inassouvis de la critique et de l'histoire de la culture le classe – le cas échéant – et le dispose sur une étagère de l'histoire littéraire. Ce ne fut pas tout à fait pareil pour Cioran : parmi les grandes surprises que le philosophe, comme un petit démon, nous a faites de l'Au-delà, c'est d'avoir réussi à se maintenir à l'attention, soit-elle périphérique, de la critique et des lecteurs. Ses *Cahiers* posthumes, publiés en 1997, ensuite la nouvelle sensationnelle qu'il y en aurait encore d'autres, inédits, miraculeusement sauvés de la poubelle par la compagnie qui a nettoyé et débarrassé l'appartement (sauvés de l'inattention de Simone Boué par une autre Simone, qui s'appelle Baulez), ensuite le petit bijou qu'est *De la France*, *Le Cahier Cioran* paru aux Éditions de L'Herne en 2009, la *Transfiguration de la Roumanie*, livre qu'il avait écrit en 1936 et qui lui a causé beaucoup d'ennuis, paru toujours chez L'Herne, en 2009 etc., tout ceci a sauvé le philosophe roumano-français de l'oubli.

Et dans cette année centenaire, les librairies françaises étaient, et continuent à être bourrées des livres du philosophe de la mansarde. Gallimard, par exemple, a réédité tous ses volumes en format livre de poche. Alors que L'Herne, la maison

d'édition à laquelle l'unissait son amitié avec l'ancien directeur, Constantin Tacou, ainsi qu'avec la directrice actuelle, Mme Laurence Tacou, a fait paraître, lors du centenaire de sa naissance, le *Bréviaire des vaincus*, II, livre traduit du roumain par Gina Puica et Vincent Piednoir, ainsi que le volume E. M. Cioran et A. Guerne, *Lettres, 1961-1978*, édition établie et annotée par Vincent Piednoir.

Voilà donc que des manuscrits inédits ont peu à peu commencé à voir le jour après sa mort, de même que des documents, ces derniers sous la forme de lettres publiées par leurs destinataires, fiers d'avoir entretenu des relations avec un personnage de premier rang de la culture européenne. Un tel volume, merveilleusement travaillé du point de vue philologique par Vincent Piednoir, qui est déjà devenu un grand spécialiste français de l'œuvre de Cioran, est la correspondance entre Cioran et Guerne.

Deux nouveaux livres dédiés au philosophe sont parus en France à l'occasion de son centenaire : il s'agit de *Cioran, Éjaculations mystiques*, par Stéphane Barsacq, Éditions du Seuil, livre, on pourrait dire, assez impressionniste ; et *Cioran malgré lui. Écrire à l'encontre de soi*, par Nicolas Cavailles, Éditions CNRS. Le premier a fait sensation par son titre – je connais un Français qui a eu de bonnes relations avec Cioran, il a même écrit sur lui de temps à autre, et qui s'est senti vraiment gêné de demander ce bouquin par son titre. Le second, écrit par un véritable spécialiste (lequel, par amour pour Cioran, a appris le roumain), a toutes les chances, grâce à une documentation

sérieuse et à une démonstration impeccable, de faire une longue carrière. Ce livre de Cavallès et le volume, vraiment merveilles, de correspondance entre Cioran et le poète suisse Armel Guerne feront cependant l'objet d'un autre article.

Cioran ou un « Russe » à Paris

AUCUN COMMENTATEUR roumain n'a prononcé, à ce que je sais, le mot « génie » par rapport à Cioran (je me rappelle seulement les propos de Dumitru Tsepeneag, qui disait que le philosophe avait été l'une des intelligences les plus brillantes qu'il ait jamais eu la chance de rencontrer). Il semble, par contre, que les exégètes occidentaux n'évitent pas ce mot, du moment où, dans un livre dédié à Cioran, le professeur italien Mario Andrea Rigoni l'appelle « un de ces génies cachés qui se manifestent moins dans l'écriture que dans le contact privé ». Enfin, s'il n'est pas tout à fait un génie, il possède tout de même une certaine forme de génialité. Dans son volume, *Cioran dans mes souvenirs* (paru aux Presses Universitaires de France, en 2009, qui, à l'exception de quelques passages du sommaire, contient les évocations réunies dans *In compagnia di Cioran*, traduction en français par Michel Orcel), Mario Andrea Rigoni appelle aussi Cioran « l'un des classiques incontestés de la littérature européenne du XX^e siècle ». Professeur de littérature italienne à l'Université de Padoue, Mario Andrea Rigoni a connu Cioran au début des années '70, devenant avec le temps l'un de ses commentateurs et traducteurs en italien. Comme il avoue dans son livre, ils se sont rencontrés à plusieurs reprises et sont restés en correspondance, ce qui fait qu'il possède actuellement plus de cent lettres de sa part

(éditées déjà en italien par le destinataire). Le volume ci-présent, *Cioran dans mes souvenirs*, est formé de textes que Rigoni avait écrits au fil du temps (à partir de 1982) : sa postface à l'édition italienne du livre *Histoire et utopie*, des articles publiés dans la presse italienne (dans *Corriere della Sera*, par exemple), des interviews, communications académiques, textes inédits. C'est un coup d'œil sur Cioran, occasionnel (au sens goethéen de ce mot), avisé et bienveillant, admiratif et affectueux, mais nullement systématique ou « zélé ». Le professeur Rigoni est, si je ne me trompe pas, l'un de ceux qui ont fait connaître Cioran dans l'espace culturel italien, de sorte que ses mérites sont remarquables, et ce serait indu de lui demander une autre approche du monde cioranien que celle qu'il a toujours pratiquée.

Le portrait affectueux et fin qu'il esquisse du philosophe – un homme d'un air modeste, voire timide, nourrissant l'ambition d'être exempte de toute obligation, se laissant entretenir par sa partenaire de vie, Simone Boué ; un homme d'une chaleur inimaginable, qui émanait une grande sympathie – à l'air d'une indéniable authenticité. J'ai aimé l'insistance de l'auteur à décrire Cioran comme quelqu'un avide de lecture et je me suis amusée à retrouver la description du couloir d'entrée dans la célèbre mansarde, où les livres reçus (le plus souvent dédicacés) gisaient sur le plancher, en attendant à être offerts aux visiteurs.

Le professeur Rigoni explique plusieurs des réactions/aphorismes cioraniens par ses lectures des grands auteurs européens ou, pourquoi pas, par une source... russe. Cette dernière supposition est, évidemment, une naïveté, un piège dans lequel l'exégète s'est laissé entraîner (dans le sillage de Simone Boué, qu'il cite, et qui avait remarqué Cioran justement en raison

de son air non-français, d'étranger, qui l'a fait penser à un air « russe ») par crédulité ou tout simplement parce qu'il ne sait rien sur les antécédents roumains de son illustre ami, n'étant familiarisé ni avec la physionomie des Roumains ni avec leur milieu culturel.

Le livre de Mario Andrea Rigoni est agréable, l'auteur a réussi à atteindre son but, celui de rendre hommage à son ami défunt.

Cioran ou un Roumain à Paris

C'EST, PEUT-ÊTRE, à cause du livre de Rigoni, qui met la physionomie – du visage et de l'œuvre – de Cioran sur le compte des Russes, que je me suis consolée en lisant à nouveau l'un des meilleurs livres sur Cioran : le volume de Livius Ciocârlie, *Caietele lui Cioran* (Craiova, Scrisul Românesc, 1999).

M. Ciocârlie ne considère pas Cioran comme un philosophe, mais comme un écrivain. Comme un grand écrivain. Et il fait le commentaire des *Cahiers* dans tout un livre. Comme il ne le prend pas pour un philosophe, mais pour un écrivain, Livius Ciocârlie devient, face à Cioran, plus libre que tout autre commentateur roumain du philosophe. Plus y est, son commentaire littéraire est fait de petits fragments, ce qui est susceptible de créer une certaine ambiguïté : sur les fragments de Cioran, et nous savons tous à quel point ils peuvent être subjectifs, se superposent les fragments tout aussi subjectifs de Ciocârlie. Aussi le livre de Ciocârlie est-il un ouvrage à deux personnages : Cioran et Ciocârlie. Possédant une culture dont nous sommes tous conscients, M. Ciocârlie se meut dans ce commentaire avec la grâce d'un essayiste – grâce qu'il assume/présente comme une

maladresse, de sorte que dans nombre de cas l'exégète se déclare incapable de se débrouiller avec le tas de fiches qu'il avait créées, même s'il finit toujours par s'en sortir. De plus, M. Ciocârlie a un ton très sûr de lui même. Le résultat est un livre dont l'auteur se déclare modeste-indécis, alors que son ton, sûr et tranchant, se fait parfois sympathique-dorloté.

Le livre a été écrit sur base d'audition musicale et de perception des sons ; ce qui veut dire qu'en lisant les *Cahiers* de Cioran, Livius Ciocârlie a écouté/entendu, avec l'ouïe intérieure, la voix de Cioran. Son ton. Et cela l'a copieusement amusé.

M. Ciocârlie doute des affirmations de Cioran et saisit la note stridente, haute – soit fausse – des pages des *Cahiers*. De sorte que Cioran (je ne l'appellerai pas, dans ce commentaire, « philosophe », je le laisse pour l'instant exister uniquement comme écrivain, tel que le fait M. Ciocârlie) lui paraît inauthentique. Plus précisément, comme quelqu'un qui, pour l'amour de la littérature, exagère, falsifie ou rate, dans les *Cahiers*, une certaine forme de sincérité et d'authenticité.

Plusieurs des commentaires laconiques de Livius Ciocârlie ont réussi à me convaincre, d'autres non. Je suis d'accord que le style de Cioran est tellement ahurissant qu'il provoque, dans nombre de cas, même dans ses affirmations les plus graves, des éclats de rire (y compris dans la *Transfiguration de la Roumanie*).

Ciocârlie ne croit donc pas Cioran et démonte maintes de ses affirmations, tel qu'il ferait avec un horloge dont les aiguilles ont commencé à tourner fou. Assez souvent – mais j'ai toutes les raisons de croire que ce n'en est pas toutes les fois – il a raison. La grande idée du livre de Ciocârlie concerne la roumanité de Cioran, celui de France : « vérité roumaine, style fran-

çais », affirme essentiellement Livius Ciocârlie, de manière répétitive et se servant de démonstrations minimales. Et il ne se trompe pas. J'oserais même dire que le grand succès de Cioran en France vient de son fonds roumain – qui est commun à tous les Roumains et qu'ils peuvent facilement reconnaître, un fonds archaïque, qui regorge de « hélas » et de lamentations que la civilisation française a dépassées et oubliées – dans le style rigide de la phrase française et dans un climat culturel très éloigné de notre archaïsme magique-plaintif.

La deuxième source du charme du livre de M. Ciocârlie est à retrouver dans ses commentaires personnels, dans les confessions que lui inspirent les fragments de Cioran. L'auteur compare ses convictions aux déclarations de Cioran et avoue son propre point de vue, l'adhérence aux valeurs que Cioran avait jetées (ou qu'il déclare avoir jetées) au rebut. Le duel avec les fragments de Cioran offre à M. Ciocârlie l'occasion d'écrire des pages merveilleuses. Un tel exemple est lié au Dieu de ce monde par rapport à ceux des autres régions ontologiques (« Je me demande : un Dieu aimant te demanderait-il de lui faire des prières ? Jésus, nous l'aimons. Nous aimerions aussi, d'un autre amour, Dieu le Père, s'il était prévenant. Pourquoi parle-t-on autant de la peur de Dieu ? C'est donc toujours l'ancien Dieu qui occupe le poste » ; « Je ne sais pas comment appeler les êtres créés par Dieu, je sais cependant que ce fut le serpent qui avait créé l'homme » ; « il est difficile d'admettre l'existence d'un Dieu aimant. Je ne prendrais pas en compte des sens qui ignorent l'individu. Un ordre universel, que sais-je ? Ce serait un autre Dieu, et non celui qui *tient ce monde à sa main, un Dieu infiniment doux* » ; voir les pages 128-135, peut-être même le poème de Rilke...).

Lire Cioran, c'est rire, dit M. Ciocârlie, et, quant à moi, je reconnais qu'il a souvent raison. Quand j'ai lu le livre de M. Ciocârlie, aussi chicaneur qu'il soit à l'adresse de l'un de mes auteurs bien aimés, je me suis mise à rire : non seulement des citations tirées de Cioran, mais aussi des commentaires de M. Ciocârlie. J'ai ri en fait de la franchise, voire la brutalité, en beaux habits stylistiques, dont fait preuve l'un des plus fins et des plus délicats écrivains de nos jours.



MARTA PETREU

IOAN-AUREL POP et SORIN ȘIPOȘ (dir.)

Silviu Dragomir – 120 de ani de la naștere

(Silviu Dragomir – 120 ans depuis sa naissance)

Oradea, Ed. Universității din Oradea, 2011

LES INTERROGATIONS liées au passé lointain ou récent, au destin de ceux qui en ont perpétué la mémoire et cherché à dévoiler les sens cachés des événements historiques n'ont rien perdu de leur actualité et continuent, pendant les dernières décennies, à susciter de vifs débats dans l'univers des lettres roumaines. Sans avoir l'intention de proposer une hiérarchisation des circonstances qui aident l'histoire à se soustraire à l'emprise de l'événementiel, on peut toutefois envisager des phénomènes tels que l'état d'esprit des générations en quête de repères étiques et identitaires, identifiables aussi dans le mental public des autres sociétés en transition, qui se sont affranchies des approches dogmatiques ; l'effort des historiens de rendre leurs recherches compatibles avec la tradition de l'écrit roumain de l'entre-deux-guerres et avec les para-